



Jean-Pierre Seguin

Eugène Morel et la lecture publique Un prophète en son pays

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Première partie. Piteux état de la Nationale et de l'ensemble des bibliothèques françaises au commencement du xx^e siècle

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1833

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 1994

Date de mise en ligne : 3 janvier 2017

Collection : Études et recherche

ISBN électronique : 9782842462253



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

SEGUIN, Jean-Pierre. *Première partie. Piteux état de la Nationale et de l'ensemble des bibliothèques françaises au commencement du xx^e siècle* In : *Eugène Morel et la lecture publique : Un prophète en son pays* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1994 (généré le 20 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1833>>. ISBN : 9782842462253. DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1833.

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Première partie. Piteux état de la Nationale et de l'ensemble des bibliothèques françaises au commencement du xx^e siècle

La Nationale étouffée par l'excès de ses « richesses »

- 1 La mise en chantier du *Catalogue général* mit en évidence le surencombrement de la Nationale, quatre siècles et demi après l'apparition des premiers imprimés. Morel décrit de façon très drôle et corrosive, mais aussi poétique et somme toute émouvante, l'état dans lequel se trouvaient alors les magasins construits par Labrousse :

Il y a des cimetières où les livres dorment bien. En des rues mal pavées, au fond de cours seigneuriales, en province, ils trouvent la paix et l'ombre, le silence et l'oubli qui conviennent à ce qui s'éloigne de la vie. Un vieillard - il en est de tout jeunes - est leur gardien. Il les connaît, les soigne et surveille doucement les longues files de couchettes où les retraités font leur petit somme. Il les aime ; lui-même a des enfants parmi eux. Enfants qui ne jouèrent jamais et ne causèrent avec personne, vécut et moururent là, dans l'hospice des livres : quelque généalogie, un opuscule documenté sur quelque ruine : château, église, vieilles choses du pays... Quelquefois le colonel, souvent le président, viennent faire un tour. On cause. Les livres dorment, on ne les dérange pas. Parfois un Monsieur le Comte vient chercher des ancêtres. Les livres, s'ils se souviennent, veulent bien renseigner. Mais le plus souvent les longues galeries désertes voient tourner le soleil que tamisent les stores blancs, sans que nul soit venu prier sur ceux qui dorment là. Et les livres, les vieux livres, qui erraient sur les tables, qui se cachaient dans les poches, qui furent lus avidement, dehors, en marchant, ou le soir, sous la lampe, quand l'insomnie enfièvre, eux qui bouleversaient les cerveaux et les cœurs, eux qui brûlaient... - ramènent leur manteau de poussière, frileusement. Les livres sont mieux là qu'aux vitrines du musée, à faire encore les beaux, étalant leurs images, faisant luire leurs ors, l'air d'être en vie, mais immobiles, sous verre, toujours ouverts à la même page, animaux empaillés, qui singent encore la vie. Jadis les livres dormaient debout sur leurs pupitres, enchaînés. La Laurentienne, à

Florence, les montre encore ainsi, en longues files, et tels que des armures vides de leurs chevaliers. La lustrine recouvre, moins douce que la poussière, ces cénotaphes alignés. Cette magnificence doit gêner le bon sommeil. C'est toujours de la mort où l'on n'est pas chez soi.

Les livres sont mieux aux salles quelconques des écoles, des bibliothèques populaires ou de sociétés. Jusqu'aux dernières cendres s'use la vie en eux, et la mort bonne enfant, sans cesse dérangée, rit comme en un cimetière de campagne. C'est à ces maisons-là qu'ils lèguent leurs livres, ceux qui les ont un peu aimés.

Enfin il y a les nécropoles... Le Père-Lachaise.

Les villes des morts, la foule compacte, la fosse commune...

Mais le pullulement des morts, comblant les cimetières, remplirait les villes même en chassant les vivants. Ceux-ci les en arrachent, les enfouissent encore plus profond dans la terre. Les catacombes. Là, il n'y a plus de nom, il n'y a plus de date. Par siècle, par provenance, comme on peut, on entasse. Galeries démesurées, jusqu'au bord pleines d'ossements ; où l'on errerait longtemps, pour retrouver sa route.

La pensée laisse du papier pour os et cendre. La pensée qui fuma en tous ces crânes vides que l'on voit entassés aux lugubres souterrains, elle aussi, de ses traces sur le papier noirci, gêne les pensées neuves qui se pressent pour vivre. On met le livre en bière sur des rayons étroits. Mais ils sont trop ! – on les tasse, les presse, on en fait plusieurs rangs. Ils vous sont un souvenir. Mais à vos héritiers ils ne rappelleront rien. La pensée n'obtient pas de terres perpétuelles, elle va s'enfouir aux dépotoirs des capitales, bibliothèques nationales, catacombes. C'est là, plus tard, que l'âme, avant d'être jugée, ayant retrouvé son corps parmi les ossuaires, devra chercher, avec ce qui reste de sa beauté, ce qui reste de ses pensées : pas tout à fait autant.

Dans le centre de Paris, la rue la plus grouillante, quartier de la Bourse, de la Banque, des Théâtres et des maisons publiques, se dresse le sanctuaire où s'entassent toutes les pensées de France qui se croient dignes du papier. Nécropole qui fut un caveau de famille. Librairie de nos rois, et de l'empereur Charlemagne, qui fut donc impériale et nationale trois fois. Aujourd'hui à tout le monde, c'est Saint-Denis transformé en fosse commune.

Charlemagne en mourant faisait vendre ses livres, et voulait que l'argent en fût donné aux pauvres. Quelques-uns de ces livres sont revenus à notre Bibliothèque. Objets précieux et textes pieux, tout luxe et toute science venant de Dieu. On ne s'y amusait pas, on n'y étudiait pas ; on y priait. Mais déjà livres d'heures, bibles, évangéliques voyaient à côté d'eux naître d'énormes volumes aux belles images, chansons de geste, romans, ancêtres gigantesques de nos 3,50 francs, mammouths des petites bêtes que nous voyons aujourd'hui, cathédrales du Dieu qu'en leurs chapelles nues vénèrent les protestants.

Aujourd'hui, c'est la grande halle : la bibliothèque populaire de Paris. Quelques savants à peine, perdus dans cette cohue de femmes, d'étudiants, de flâneurs...

À Saint-Ouen, le grand cimetière, on voit des guinguettes, des chevaux de bois, des balançoires. Allons ! les veuves, un petit tour... – Les grandes bibliothèques se tiennent mieux. Ce sont des enterrements officiels.

Le public ne va qu'à l'église : la salle de travail. Sur l'autel les conservateurs officient. Ils évoquent les morts, qui sortent de la coulisse à l'appel de leur nom.

Combien sont-ils, derrière... ? – deux millions, trois millions ? On ne sait pas au juste. Ils ont des numéros, mais parfois ils sont mille qui ont le même, parfois un bout de papier en prend un pour lui seul, et le *Times* qui, depuis 1785, use par an une peau de bœuf entière pour se demi-relier, comprend, sous le même chiffre, un troupeau formidable, et plus grand chaque année.

On aperçoit, entre des rideaux de théâtre, la grande allée du cimetière des Imprimés. C'est le magasin, plus grand que la salle même, colossale cage de fer, où les livres se serrent. Ils ne s'étouffent pas : on respire encore, on voit clair. Au British Museum, des bibliothèques mobiles, suspendues sur roulettes, en font tenir bien plus. Le magasin de la Nationale, qui devait suffire, en 1868, ne tient plus le

tiers de la masse du dépôt ; il a fallu des annexes, des galeries, et des combles interminables, où la recherche de certains ouvrages fait parcourir près d'un kilomètre, sans compter l'entassement des journaux de province dans des salles éloignées.

C'est la grande nécropole, plus morne qu'un cimetière. Les catacombes de la pensée ! Ces livres, en tas, pareils, étiquetés et jaunis, ces livres laids, jamais consultés, oubliés, ont l'air niais des crânes alignés dans des caves. Mais ces caves sont claires ! Elles en semblent plus tristes. Parfois un gardien passe. Il semble surveiller si ces crânes ne rient pas... Non ; ils sont sages. Le gardien passe, va réveiller l'un d'eux au bout de la galerie. Il y en a quelques-uns comme cela que l'on dérange : ces petits turbulents sont toujours les mêmes. Le gardien les connaît et les garde près de lui. Une fois l'an, on balaye.

La poussière qui se trouvait bien dans les greniers, et qui, blanche, se posait doucement sur les romans, tout là-haut, sous les toits, pays de l'Imaginaire, se relève, s'agite, tombe sur le sol, étourdie. Les gardiens, un mouchoir sur la bouche, les cheveux enveloppés comme des Touaregs, la chassent à grands coups de plumeaux ; elle s'en va visiter l'histoire d'Allemagne, l'électricité, les beaux-arts et l'histoire naturelle. On la chasse ; elle descend sur la critique, les philosophes, devient grise, retombe sur la médecine, puis sur la poésie, croit enfin trouver le sol sur notre Histoire nationale, et peut-être rêve-t-elle aussi, l'ayant entendu dire, que cette partie-là mène aux académies ! Mais on l'en repousse durement, on l'enfoncé au sous-sol. La voici noire, la voici dans l'ombre, dans la cave. Ici, il n'y a plus rien que la théologie.

On l'enlève par brouettes. Elle y forme une pâte noire, ecclésiastique, et qui sent le roussi¹.

Trop de livres « morts », trop peu de livres « utiles »

- 2 Cet encombrement et ses funestes conséquences proviennent du fait que la Bibliothèque nationale conserve trop de livres. Elle tire vanité de leur nombre, mais elle a bien tort, aux dires de Morel, lorsqu'il la compare, de ce point de vue, avec le British Museum :

Le British Museum a en livres une incontestable supériorité : il achète plus et il en a moins.

Je laisse absolument de côté toute comparaison de livres rares, précieux, curiosités de musée. Je parle de livres d'étude. On a plus de chance de trouver un livre dont on a besoin dans le million et demi du British que dans les 3 millions de la Nationale. Ceci ne s'applique pas aux livres français, bien entendu, et n'est qu'une moyenne. Mais le fait est certain. Le British a de meilleurs livres ; il en achète plus et il en a moins.

Il y en a moins, donc les communications vont plus vite, car on trouve plus vite un objet dans une chambre que dans dix. Je n'ai pas vu que l'on ait signalé l'importance d'une constatation si simple. Car le plus grand nombre de livres n'augmente pas seulement le chemin à faire pour les trouver, et les rayons pour les mettre, et les bâtiments, et l'entretien des bâtiments, nettoyage, et ce qui s'ensuit, mais rend plus difficiles le classement, les remaniements, plus long et coûteux le Catalogue.

Eh bien ! une grande part de ces livres, que la Nationale conserve pieusement et décrit à grands frais dans de longs catalogues, ne sont que du pur et simple encombrement. Je dis une grande part, à peu près autant qu'elle en a de plus que le British Museum, et ce ne doit pas être loin du million, et il ne s'agit que d'inutilités incontestables. – J'ai, dit-elle, trois pauvres petits enfants sur les bras... – Mets-les par terre, dit Sganarelle. C'est, hélas ! ce qu'une administration ne peut pas faire².

- 3 Morel estime que ce fut une funeste erreur que d'avoir engrangé à Paris et notamment à la Bibliothèque nationale les bibliothèques saisies sous la Révolution. La Nationale, écrit-il joliment, « s'est ainsi trouvée accablée »... sous le poids de ces trésors, ils les fourraient

dans une sorte d'armure gothique, splendeur sous laquelle on ne peut remuer. Le siècle s'est passé à se reconnaître dans ces richesses. L'esprit des bibliothécaires s'est tourné de plus en plus vers le passé et, petit à petit, les périodes contemporaines ont semblé indignes de leur soin...

C'est du XIX^e siècle et à cause même de la richesse exagérée en livres anciens que date l'accapement des bibliothèques par les vieilleries. Revanche des couvents. Leurs vieux livres dispersés sont venus encombrer les dépôts qui devaient se consacrer à la science nouvelle. Que de fois on a dit que l'esprit universitaire prolongeait l'esprit jésuitique ! C'est une vérité incontestable que nos bibliothèques ont prolongé celles des Bénédictins. Saint-Germain-des-Prés n'a pas transporté que ses livres dans les dépôts de la Nation, il y a, avec eux, transporté son esprit.

La Nationale plie encore sous le poids du cadeau que lui fit la Révolution. Ce n'est que depuis dix ans qu'on peut considérer comme classé et rangé le legs du XVIII^e siècle ! Et encore que de réserves il y aurait à faire³ !

- 4 Et pendant ce temps, tandis que de surcroît l'on s'attache de façon excessive à recueillir les livres « de luxe » contemporains, par exemple, les « niaiseries » qu'édite Conquet, l'on néglige de collecter ce qui est utile pour le présent et constituera les « trésors » de l'avenir, ainsi les périodiques, les brochures et tout ce qui ne rentre pas dans la surveillance exercée par les catalogues de libraires et les demandes du public.
- 5 Afin de remédier aux conséquences de l'entassement, dans Paris, des saisies révolutionnaires, Morel propose de constituer des bibliothèques dans les châteaux dont l'État se rend un peu partout propriétaire :

Or, maintenant, la République achète de vieux châteaux, s'offre Azay-le-Rideau, Maisons-Laffitte, le palais des Papes. On s'épuise à chercher des reconstitutions, décors et mobiliers. Hélas ! la joie magnifique de l'arrangeur n'aura d'autre lendemain que la joie identique d'un autre, qui, pour se réjouir d'arranger à son tour, devra tout d'abord déranger. Car l'on ne compte pas la marche du troupeau d'éreintés, des secoués de l'auto, des courbés de la bécane qu'un guide harcèle et pousse dans les salles désertes sans leur laisser le temps de paître.

Quand réclamera-t-on dans les châteaux de France, et même dans les musées, le droit de s'asseoir et de lire ? C'est défendu au Louvre de lire, le savez-vous ?

Quant aux châteaux de France, ne les visitez pas. Le cinématographe est un spectacle moins rapide, où l'on peut regarder avec plus de soin. Au moins on est assis.

Les livres rendraient un peu de vie aux vieilles demeures, une vie silencieuse, qu'elles aimeraient...

Eh ! bien quoi ? Serait-ce chose si folle, si difficile ? Une petite collection de livres dans les salles de musée, des châteaux historiques. Quels lieux d'étude !

L'ombre de François I^{er} doit avoir mal au cœur de tous ces êtres qui passent et ne s'arrêtent jamais que pour regarder l'heure, dans ce château de Fontainebleau, où les gardes, gardant la pure tradition de Bonaparte, qui gagnait des batailles avec les jambes de ses soldats, entraînent au *footing* ces touristes sportifs.

Si j'ai parfois regretté que la bicyclette ne soit pas autorisée aux expositions annuelles dites « Salon de peinture », j'ai rêvé de palais et de musées qui seraient des lieux de lecture – et non des pistes.

Il y a des conditions de gardiennage et chauffage. Mais il y a la méthode des saisons et des heures. Copenhague a de fort beaux musées aussi peu fréquentés que certaines salles du Louvre. Plutôt que d'y faire dormir des gardiens tout le jour, ou de dépenser en garde tout l'argent des achats, on a établi un horaire assez compliqué, qui fait qu'il y a toujours quelque chose d'ouvert, mais que, de deux heures en deux heures, cela change. Toutes les salles ouvrent tous les jours, mais successivement et dans un ordre variable, suivant un tableau. Ainsi les gens libres le matin du samedi ou le soir du vendredi peuvent tout voir comme celui qui n'a qu'un

jour, mais l'a entier. Mesures recommandables à des bibliothèques ayant des expositions ou recueils d'estampes, de reliures, ou l'accès libre aux rayons⁴.

- 6 On n'a pas pris au sérieux le projet de Morel, bien au contraire, puisque l'on a depuis continué à rameuter à la Nationale ce qui demeurait en place des bibliothèques des palais nationaux et que l'on n'a pas sérieusement envisagé d'autres solutions préconisées par Morel, telles que des échanges avec l'étranger, portant sur le « demi-million de volumes au moins » dont on « pourrait se défaire sans se priver de rien », et qui pourraient aussi être confiés à des bibliothèques françaises.
- 7 Si, d'une façon générale, la position prise par Morel face aux encombrements qu'il dénonce a semblé plus divertissante que sérieuse, c'est sans doute parce qu'il a attaché plus de prix à l'emportement qu'à la clarté dans l'exposé. En fait, son opinion, telle qu'elle ressort de notations éparses et parfois, il faut bien l'avouer, apparemment contradictoires, est que la Nationale est écrasée sous le poids des fonds anciens et d'exemplaires multiples d'un même volume et que ses bibliothécaires attachent trop d'importance au domaine de l'« histoire » en matière d'achats d'ouvrages étrangers. Par contre, il insiste sur le fait que la Nationale a le devoir de tout conserver de ce qui est produit en France, y compris, outre les livres, les périodiques et les « brochures » de toutes sortes, porteuses d'informations utiles que l'on ne trouve nulle part ailleurs. On le verra militer pour une réforme du Dépôt légal allant dans ce sens.

Un catalogue ruineux et inefficace

- 8 Si, encore, les catalogues de la Nationale rendaient exactement compte de son contenu ! Hélas, Morel, qui, précisément, est dès son entrée affecté à la préparation du grand catalogue « général » qui devrait permettre d'y parvenir, redoute que l'entreprise ne réponde pas aux espoirs dont elle est en principe porteuse. Il s'étend très longuement là-dessus, dans des pages qu'à mon avis il importe de reproduire presque *in extenso*, car, quoique faisant référence à une situation dépassée, elles ont encore bien de quoi faire réfléchir les bibliothécaires actuels tout autant qu'hier confrontés à l'obligation de rendre compte de la composition de leurs fonds. Le fait qu'ils disposent pour le faire des techniques inimaginables au temps de Morel, ne les dispense pas d'assumer le choix et la responsabilité des options fondamentales d'où découlent la réussite ou l'échec de leur travail :

La Bibliothèque nationale a donc un catalogue ?

Nous étudierons successivement : premièrement, ce qu'on veut faire ; deuxièmement ce qu'on fait ; troisièmement, quand on en peut finir.

Fait-on un catalogue ?

Devant le nombre toujours croissant des livres qui arrivent on se demande : où mettre cela, s'il faut conserver tout ?

Ce problème est résolu pour un bon nombre d'années. On a construit, on peut encore construire. On peut entasser plus ; on peut entasser mieux.

Mais comment retrouver son monde dans cette foule ?

Ce second problème est résolu, chaque jour, à la Bibliothèque nationale. On y trouve ce qu'il y a, disons-le nettement. Certaines séries offrent évidemment des difficultés ; il faut de longues recherches pour mettre la main sur une affiche électorale, une circulaire commerciale, un horaire de tramways, un prospectus, tel bout de papier à titre vague, qu'il serait fou même de classer à part. Mais on ne va que trop loin dans le respect dû aux bouts de papier. De tout ce qui offre un titre, on dresse, sur fiches, un inventaire qui est complet et toujours tenu à jour. On appelle

cela un catalogue... Enfin cela existe – pour les bibliothécaires.

Mais pour le public ? Pour lui, le problème n'est pas d'avoir ce qu'il veut, mais de le savoir ! Ces fiches, auxquelles d'ailleurs il n'a pas accès, ne renseignent que ceux qui savent les titres exacts. Alors ? le public se soucie fort peu d'un catalogue qui suppose que l'on connaît déjà ce que l'on cherche. Lui cherche des livres sur un sujet. Les livres à lire sur... voilà ce qu'il entend, pas autre chose, quand il demande le catalogue. Quoi ! il n'y en a pas ?

Il y en a un, pas complet, il y a des livres de références, il y a ceci, surtout il y aura cela... Tout compte fait, il y a l'obligeance d'un bibliothécaire ou d'un voisin qui dit, de mémoire : lisez donc cela. Cependant tout le monde sait qu'il s'imprime à grands frais un *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*. On peut voir au Budget que 100 000 francs sont alloués chaque année sous la rubrique « catalogue ». Il n'absorbe pas ces cent mille-là lui seul, mais l'équivalent et toute une part du personnel instruit.

Cependant, de *Catalogue*, la Bibliothèque n'en a pas, il n'est pas question qu'elle en ait. On en a commencé un en 1852, mais on l'a cessé en 1875, avec quelques palliatifs pour masquer l'abandon. Une grande œuvre, une nouvelle, est en train. On s'est trompé 30 ans. On recommence tout.

Mais avant toute critique, il faut tirer d'affaire de consciencieux artistes. Nous verrons quel art, quel souci de la beauté, de l'exactitude, d'un idéal enfin, ils appliquent à une œuvre qui n'est pas vaine pour les croyants. Nous n'y avons trouvé, en la maniant beaucoup, qu'un *lapsus* : un Bernier (Eugène) avant Bernier (Émile) ! Des jaloux qui passèrent un temps considérable à en chercher n'en ont pas trouvé 10 un peu authentiques sur 10 000 mentions.

Des commissions ont décidé. Les gens de ces commissions sont morts, ou à la retraite, ou s'en lavent les mains. L'aiguilleur lance un train sur la voie qu'il croit bonne, mais il ne monte pas dedans, n'est-ce pas ? Et ce n'est ni à la commission, ni au ministre, ni aux auteurs, qu'on peut s'en prendre. À qui ? Peut-on savoir en administration...

Quelle est donc cette besogne étrange et colossale dans laquelle les crédits, la science, toutes les forces vives d'une institution sont engagés, qui a justifié l'abandon du Catalogue vrai commencé sous l'Empire, dont deux parties (Histoire de France et Médecine) – soit au moins le tiers des collections d'alors – avaient été terminées, publiées ?

C'est un catalogue, non pas au sens où le public l'entend mais conforme à une religion qui a ses rites, d'ailleurs aussi divers qu'il y a de bibliothèques. C'est le catalogue comme les bibliographes l'entendent. Le catalogue « scientifique ». Mais en disant que ce catalogue est scientifique, on va croire qu'une telle œuvre est faite pour rendre service à d'autres sciences que la bibliographie elle-même. Il ne s'agit pas de cela. C'est une œuvre belle en soi, où la science – d'autres diraient le jeu – consista à décrire systématiquement chaque ouvrage, de telle façon qu'il *ne puisse être confondu avec un autre*, n'y eût-il de différence que celle qui sépare le 5^e mille du 6^e mille de tel roman, qui d'ailleurs ne fut tiré qu'à 500 exemplaires. C'est l'anthropométrie des volumes ; les fiches de M. Bertillon n'ont point plus de précision.

On peut douter qu'il soit utile de prendre contre des livres inoffensifs les précautions que la police prend contre les gens suspects. Mais on sait le prix attaché par les amateurs à telle édition qui contient seule telle faute d'impression. Les livres anciens peuvent être décrits avec minutie. Si ce n'est pas utile au moins c'est limité : on n'en fait plus, n'est-ce pas⁹ ?

- 9 Ce qui, selon Morel, empêche les bibliothécaires de concevoir et de réaliser des catalogues « utiles », c'est qu'ils mettent leur honneur, l'amour de leur « art » et leur application à rédiger des fiches si savantes qu'à la limite, elles leur font oublier le livre :

Toute l'histoire des bibliothèques est une lutte entre les utilitaires : savants, poètes, gens de lettres, qui veulent à tout prix utiliser les livres, et les artistes purs, dont la

bibliothéconomie magnifique plane au-dessus des contingences.

La conquête des bibliothèques par l'Art pour l'Art ne peut se comparer qu'à la Réforme. L'archéologie fut le protestantisme des livres. Pour chasser toute grâce, toute joie, tout luxe, toute utilité des bibliothèques, on reconnut que seules de longues études sur des textes sans intérêt obtenaient l'entraînement, assuraient la vocation. De là le mot de « chartistes », qui ne s'applique pas seulement aux élèves de l'École des Chartes, mais qui, comme le mot *jésuite*, veut dire une certaine déformation de l'esprit ou de la religion. Il désigne exactement ceux qui, devant un livre, s'annihilent, se résorbent, croient et ignorent. *Perinde ac cadaver*. Les fortes disciplines ne sont pas celles des moines, mais de ceux qui se mêlent au monde, et osent conduire leur foi parmi les tentations. Que de défections ! Que de trahisons. La chair est faible. Vivre au milieu des livres et ne jamais les lire... Le milieu même a je ne sais quoi de troublant. « L'air de la maison », me disait un excellent archiviste, qui vit à l'Arsenal... Cet air est si pernicieux qu'on a vu les plus purs de la paléographie se perdre, ouvrir des livres – et en faire !

On a dit : il faut mettre une barrière. On en met. Examens et concours. On ne peut fouiller les gens, mais comme la science pèse, ceux-là seuls bien légers d'esprit sauteront la haie.

Mais l'abstention est plus sûre que tous les préservatifs, plus sûre que les soins, médicaments et examens ! La contagion s'opère uniquement par les livres. Ce qui est malsain pour les bibliothécaires, c'est les livres. Et depuis qu'ils n'en touchent plus, les cas de littérature deviennent beaucoup plus rares. Aujourd'hui le livre est représenté par une fiche.

Les maniement, estampillage, mise et recherche en place, les conseils au public et le classement même, tout cela est laissé à de vils mercenaires. Le fonctionnaire proprement dit ne voit qu'un rectangle de papier, qui représente un livre comme une lettre d'algèbre représente des pommes. Combinez, remaniez, divisez chaque côté de l'équation, le nombre de pommes reste exact, mais les pommes pourrissent⁶.

- 10 Obnubilés par leur passion de la perfection, les bibliothécaires, jugeant indigne de leur « science » un travail simplement signalétique, outrepassent leur mission en prétendant être plus et, selon eux, mieux que des catalogueurs, des bibliographes :

Le goût des livres, et des vieux livres, est encore un des plus nobles sports de l'humanité ; c'est une sorte d'inversion, mais assez peu dangereuse, de la passion de la lecture.

Tout de même on étonnera beaucoup de gens en disant ce que coûte un monument si noble, car ce ne sont pas seulement les ouvrages de valeur qui y sont l'objet de coûteuses descriptions, ce sont des brochures, placards, paperasses et bilboquets, que l'on a fait rares en les sauvant du panier.

La loi, l'honneur professionnel interdisent au bibliothécaire de choisir. L'égalité n'est pas un mot dans la république des livres. Sans doute il y a des classes dans l'ordre matériel : il y a le rang de taille. Il y a une réserve pour les délicats ou les précieux ; il y a même un enfer pour les polissons. Il y a un millier de recueils factices, des centaines de mille pièces qu'on entasse au hasard – et que l'on ne catalogue pas. Mais le catalogue ne veut rien savoir. Le catalogue ne connaît que des numéros. C'est le régiment. Il fait marcher de front une encyclopédie avec son prospectus, enregistre avec la même majesté imperturbable un incunable, un recueil de lois et un vaudeville, et il met le tout ensemble. Il n'y a ni petits ni grands ; il y a le règlement.

La préface le dit avec on ne peut plus de majesté :

« Qui pourrait, dit-elle, prendre la responsabilité de condamner à l'oubli une énorme quantité de productions du temps passé ou du temps présent ? Où fixer la limite de ce qui doit être catalogué et de ce qui doit être omis ? »

Qui va prendre cette responsabilité ? – Vous-même ! Vous seul avez osé choisir dans la foule innombrable des écrivains passés et présents... !

Vous avez appelé ceux dont le nom commence par A.

Alors peut-être un jour appellerez-vous le F, peut-être le G, peut-être... Mais le Z, hélas !

Or, il ne fut jamais question de « condamner à l'oubli », qui que ce soit. Si, pour les chansons de Béranger, dont nous citons plus loin l'incroyable notice, on avait ajouté aux recueils de chansons complètes « plus un lot de 53 chansons détachées », ces 53 chansons ne seraient nullement omises ; chacun serait libre d'y fouiller. Mais 53 œuvres – d'autres ! – seraient vraiment, et dès maintenant, tirées de l'oubli.

Nous ne faisons pas fi des brochures ; même, étant souvent inconnues, elles sont plus utiles à faire connaître que des volumes, décrits partout déjà, et le but d'un catalogue est de nous les révéler. Mais c'est au sujet qu'on les cherche ! quel moyen de deviner le nom de leur auteur ?

Curieux des éléphants, l'idée me viendra-t-elle de consulter les œuvres de M. Léopold Delisle ? Quand l'idée m'en viendrait, il me faudrait lire plusieurs centaines de pages de la bibliographie de ses œuvres, où une seule mention intéresse les pachydermes. En outre, avant d'aborder les détails et brochures, je parcourrai probablement quelques ouvrages généraux.

Il importe donc qu'un catalogue les distingue.

Une longue liste sans méthode n'est pas seulement oiseuse, elle est gênante. Elle ne perd pas seulement le temps des fonctionnaires et imprimeurs du gouvernement, mais celui du public qui s'embrouille dans ce fatras, dans ces pages et ces pages où rien ne distingue l'important du détail.

Ici, un progrès. Depuis le tome V, les mentions donnent le nombre de pages de l'ouvrage. On court enfin moins le risque, voulant un livre sur la Grèce, de déranger quatre prospectus financiers et un monologue. Mais les manuels scolaires... !

Cette vaste affaire, qui n'a donc nullement le but de renseigner les gens sur les livres qu'on peut lire, nous ramène aux discussions précédentes – catalogue de matière ou catalogue d'auteurs – et c'en sera la plus belle illustration⁷.

Mais on a confondu les index alphabétiques, faits pour aider la mémoire, avec les bibliographies faites pour aider le savoir, les horaires des trains avec l'étude physique et sociale des régions. Il est regrettable sans doute que l'État ne fasse rien pour la bibliographie, qui désormais est une science pratique, et se constitue comme une industrie nécessaire. Il est regrettable qu'on la confonde avec la bibliophilie, qui lui est ce que les courses sont aux moyens de transport. Mais ce n'est nullement aux bibliothèques à combler ce vide parmi tous les vides de l'instruction supérieure en France. Un service bibliographique peut être annexé à une bibliothèque, il l'est à Washington, mais il y est comme une école d'archéologie est annexée au Louvre, parce qu'il est plus commode de la mettre là qu'ailleurs : on met des cours de médecine dans les hôpitaux sans les transformer en laboratoires. En parlant de bibliographie, nous sommes complètement sortis de notre sujet : les bibliothèques⁸.

Un personnel mal formé

- ¹¹ La raison principale de ces déviations et de ces errements, Morel la trouve essentiellement dans la formation reçue par les bibliothécaires de la Nationale à l'École des chartes, « caste où l'on entre, comme en Chine, par examen », et grâce à laquelle on s'assure un monopole. Or, dit-il, « si l'École des Chartes est un titre pour un bibliothécaire, ce n'est nullement par ce qu'on y apprend. Bien au contraire ». Certes, Morel en convient, les études y sont sérieuses, quoique inadaptées aux fonctions de bibliothécaire, et le titre qu'elles confèrent est une « recommandation » justifiée. Il le vérifiera plus tard, après que l'effet de scandale de ses livres aura été oublié, et lorsque ce seront précisément des chartistes qui parviendront à donner corps à ses idées. Ce qu'il refuse, en 1909, c'est que la « recommandation » devienne un privilège, grâce auquel, en particulier, ceux qui se

considèrent comme « grands » ne font pas leur métier, tandis que les « petits » eux-mêmes, ceux qui s'acquittent de leur travail avec modestie, ne parviennent pas à se libérer de prétentions et de préventions que l'École leur a inculquées :

Trois ans d'études, qui passent pour arides et veulent de l'application et de l'exactitude minutieuse, laissent espérer des gens studieux, consciencieux. On peut se tromper, mais c'est une garantie. Que d'autres la valent, et principalement celle d'un passé connu, c'est vrai ; mais il est indéniable que le nombre de bibliothécaires utiles est un peu plus grand parmi ceux qu'on recrute dans l'école que parmi ceux que l'on recrute n'importe où.

Que ne se contente-t-elle d'un tel hommage ! Que va-t-elle transformer une juste préférence en injuste monopole !

Car, même pour le zèle, tous ne sont pas des modèles. Comme ailleurs il y a les petits et les grands. Hippolyte est modeste, travaille, et l'on ne dirait pas qu'il sort de cette école qui ne s'honore pas de lui. Achille est bruyant, il parle beaucoup, il écrit non moins et multiplie les notes adroites, qu'il ne signe pas. Il ne signe d'ailleurs que les textes qu'il copie ou fait photographier, ainsi que les discours d'enterrement : il y excelle. Bref, il se moque du public comme ferait un grand poète – et la *Correspondance historique et archéologique* croit devoir rappeler en mars 1904 que « l'érudition n'est pas incompatible avec l'accomplissement très consciencieux de sa tâche professionnelle ».

Eh ! mon Dieu non, pas plus qu'autre chose...

Mais donner tout son temps aux études qu'il aime, ou aux intrigues qui le mènent à l'Institut – tout cela semble à Achille sa tâche professionnelle. Puisque c'est de l'érudition !

Un concours s'assure-t-il d'un zèle passé ? à peine, car la mémoire, la présence d'esprit assurent aux gens à concours des avantages bien connus. Tous ceux qui ont connu une administration savent le mal qu'eurent à avancer certains timides qui le méritaient cent fois : un examen barrait la porte à la justice.

Les bibliothèques sont pleines de ces travailleurs modestes, qui assurent le travail nécessaire, et que, selon M. Langlois, on traite d'épiciers. Ce sont eux qui répondent au public, tiennent les registres... font ce qu'il y a à faire. Beaucoup sortent de l'École des Chartes. Ce ne sont ni les moins travailleurs, ni les moins « épiciers », si ce mot doit s'appliquer à tous ceux qui bornent leur ambition à la tâche quotidienne dont ils vivent. Ce ne sont point eux qui ont fait ce bruit, et il faut les distinguer nettement des Grands Chartistes, qui publient des travaux copieux, travaillent glorieusement dans les bibliothèques, mais travaillent fort peu pour elles, et nous les voyons refuser tout service public comme indigne d'eux, affirmer une générale ignorance au nom de minuscules spécialités, chasser de l'emploi un ignorant qui se trompe sur l'année à laquelle l'imprimerie fut établie à Chablis, et demander si Verlaine n'est pas cet anarchiste qui fut dynamité au restaurant Foyot, etc.

Il est difficile de préciser certains faits sans faire de dénonciation sur les vivants et sans manquer de respect aux retraités ou aux morts. J'en cite quelques-uns en déformant les faits, pour dépister, si faire se peut, la malveillance, mais il est bien permis d'affirmer quand on signe, et devant l'état piteux de nos bibliothèques, les projets biscornus de la Paléographie, son long règne stérile sur le plus important de nos établissements scientifiques – stérile et destructeur –, il est tout de même temps qu'on dise ce qui est – sans crainte d'égaliser la furie avec laquelle est attaqué tout savant, littérateur, politique, homme compétent en quelque matière que ce soit excepté l'unique et sempiternelle paléographie, dès que cet « étranger » se permet de briguer un emploi, même très humble... – cent sous par jour.

Curée des sinécures ! l'archéologue s'y dresse tel que l'intendant qu'on fait venir dans les grandes maisons où règne le coulage. Celui-là désormais seul volera céans⁹.

- 12 Quelques pages plus loin, Morel analyse sommairement le programme des études à l'École des chartes, en portant l'accent sur leur inadéquation aux exigences des Temps modernes :

Puisque l'on tient aujourd'hui pour démontré que les faiseurs de livres, les écrivains, n'ont aucune compétence en matière de livres, puisque les rapporteurs de budget les chassent au nom des « gens du métier, savoir technique, professionnel... », il reste à examiner cette compétence...

L'École des Chartes, oui ! On y passe trois années fort studieuses, après un concours qui porte surtout sur le latin et l'histoire.

Les connaissances scientifiques exigées au baccalauréat ès lettres sont et seront les seules qu'on aura exigées.

Sur ces trois années, une seule, la première – afin que les élèves aient le temps d'oublier – parle de bibliographie. Cours une fois par semaine, depuis novembre. Le concours de fin d'année, en 1904, comprenait cinq questions orales, cinq écrites. Une seule sur les dix porte sur la bibliographie, noyée sous quatre compositions, deux textes (latin et provençal) à traduire, deux à transcrire.

Bibliographie. 1. Expliquer ce qu'on appelle en typographie caractère romain et caractère italique, quand et par quels imprimeurs ces caractères ont été introduits dans la typographie française. 2. Cataloguer un incunable et un ouvrage moderne. Indiquer, au dos des cartes, les mots sous lesquels ces deux ouvrages peuvent être rangés dans un catalogue alphabétique des matières.

« Les mots sous lesquels... » Oui. « L'électricité appliquée à la thérapeutique... » est à ranger à *électricité* et à *thérapeutique*... Voilà ! Il n'est point question d'autre chose. Aucun classement méthodique n'est enseigné, je veux dire : *n'est admis*.

Si la seconde question ne varie pas, la première ne varie guère. On a posé des questions sur la typographie des Aide, sur la façon de distinguer un in-4° d'un in-8° au xv^e siècle, etc.

Tout ceci laisse rêveur ; nous sommes en 1907. La Bibliothèque nationale reçoit par an peut-être 60 000 articles nouveaux, périodiques, circulaires, documents commerciaux, administratifs, etc. C'est l'histoire de demain qu'il importe de préparer. Quinze compétences spéciales pour l'ancienne – c'est du luxe. On nous dit que ce n'est pas assez¹⁰ ?

- 13 Sur le moment, la justesse de ces observations et le caractère provocateur de leur exposé heurtèrent violemment la plupart des bibliothécaires. Plus tard, les idées émises par Morel finirent par être entendues et mises à profit, au point que les anciens élèves de l'École des chartes sont, aujourd'hui, parfaitement capables de s'adapter aux conceptions et aux conditions nouvelles de la fonction de bibliothécaire au service du public, à la Nationale et ailleurs.

Un public trop nombreux et trop disparate

- 14 Du temps de Morel, ce public, à Paris et même en province, ne connaissait guère en fait de bibliothèques que la Nationale et ne concevait pas que l'on pût s'adresser utilement à une autre. Il venait donc la fréquenter massivement pour toutes sortes de raisons, bien souvent très mauvaises, et, par voie de conséquence, ne s'en prenait qu'à elle, reprochant une paralysie dont, en réalité, il était lui-même grandement responsable.
- 15 Cette situation paradoxale, voire absurde, n'a certes pas échappé à Morel, qui brosse un tableau coloré, pittoresque et mordant des publics de la Nationale :

Donc un Français a besoin de lire. Il songe de suite au gouvernement, il va à la Bibliothèque nationale.

Là il se heurte à quelques consignes administratives. Elles stimulent son zèle. Très souvent il n'y vient d'ailleurs que pour protester contre les chinoiseries, la paperasserie, dire son fait à l'administration « que l'Europe nous envie » et, ayant placé sa phrase, s'en va.

D'autres ont le respect inné, pétitionnent, s'enorgueillissent d'une faveur et

gardent précieusement une carte dont ils ne se servent jamais. Cela entre dans la « Quinzaine à Paris » des Anglais, d'obtenir par l'intermédiaire de l'ambassade le droit d'aller consulter cinq minutes n'importe quoi à la Bibliothèque. Les Allemands sont toujours prêts, ont accompli d'avance toutes les formalités, militairement. Les Espagnols, Italiens, Polonais, Orientaux s'efforcent d'obtenir par l'éloquence une infraction à un règlement. Quelques-uns ne viendraient plus si on laissait la Bibliothèque ouverte à tous. Mais il faudrait alors restreindre le choix des livres, interdire les romans, livres modernes, les journaux, le Bottin... Il faudrait ne pas chauffer l'hiver, sans quoi les formalités seraient remplacées par une queue de théâtre, un jour gratuit.

Le nombre des lecteurs varie en effet assez proportionnellement avec la température. Mensuellement 14 000 en mars, 8 000 en août.

La qualité varie en raison inverse. Sans aucun doute les lecteurs d'août sont beaucoup plus intéressants. Des travailleurs de province et de l'étranger, professeurs, auteurs, etc., y viennent compléter leur travail de l'année, voir si ce qu'ils disent n'a pas été dit et si rien de nouveau n'a paru sur la question, consulter quelques livres rares ou très coûteux. Le prêt entre bibliothèques les dispenserait parfois de venir ; établi déjà pour les manuscrits, il s'étendra bientôt aux imprimés. L'Arsenal, avec son demi-million de volumes, soulagerait grandement la Nationale.

Mais il arrive aussi qu'un industriel a besoin de documents ou un savant de travaux spéciaux. Ceux-là sont rares, et bien déçus, non seulement à la Nationale, mais à Paris – où « il n'existe pas de salle, même payante, où l'on puisse consulter les publications récentes françaises et étrangères ayant un caractère scientifique ou industriel » ! – On consulte bien celles qui ne sont pas récentes à la Nationale ; mais, pour le savant ou l'industriel, le rétrospectif en général manque d'intérêt.

On dit que les savants et industriels ont leurs revues et leurs bibliothèques techniques, savent toujours où trouver ce qu'il leur faut dans leur partie. Dans leur partie, oui, dans celle à côté, non. Et un ingénieur des mines a besoin de telle connaissance de ponts et chaussées, d'agriculture, de médecine, d'histoire naturelle... pour laquelle il ne sait où aller !

Ces lecteurs justifient à tel point la petite somme d'argent que l'État alloue aux bibliothèques que je me hâte de dire que ces sommes sont tout à fait insuffisantes. Mais combien sont-ils, ces lecteurs-là ?

Combien ? 5 % peut-être... 5 % seulement ? – Eh ! bien, mais... C'est beaucoup. Il n'est pas dans l'ordre et l'habitude des institutions d'État d'avoir un effet utile plus fort. C'est, au taux de la rente, un bon placement. Les prix d'académie, encouragements aux livres, n'ont jamais produit cela, jamais !

Mais que viennent faire les autres¹¹ ?

- 16 Hormis ces 5 % de lecteurs, que Morel appelle des « consommateurs », venus chercher là ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs, mais qui ne s'attardent pas, il y a la masse des habitués, que Morel décrit longuement et de façon si drôle qu'outre le fait que ces catégories de public n'ont pas toutes disparu, il serait dommage de ne pas reproduire *in extenso* ce morceau de bravoure, dans lequel l'auteur exprime tout crûment ce qu'il voit et ce qu'il pense :

Laissons le consommateur. Passons à l'habitué.

L'habitué comprend : le pauvre diable, le monsieur retiré des affaires, l'étudiant.

Les deux premiers ne sont pas dangereux, ni nombreux, ni encombrants. Le *pauvre diable* rend bien des services. Tel crie des journaux le soir, aux portes des cafés, qui le jour, pour quelques sous l'heure, traduit du latin, compulse des statistiques, copie des documents. Il attend le grand homme. Le grand homme sait profiter. Le petit ne sait que produire. Il fabrique des thèses, des généalogies, même des pièces de théâtre. Il y a des agences de collaborateurs discrets. On fournit du talent, de la science, de la noblesse... Tout cela ne vaut pas cher, dix sous l'heure, au prix fort. Un titre de noblesse, quinze francs.

L'hiver, une longue queue s'allonge à la porte de la salle publique. Celle-ci est

pleine. Dedans il fait chaud, dehors il gèle. Mais qu'importe le plus ou moins de froid, quand on grelotte ? Ils attendent, des heures parfois, pour être admis à une heure de salle bien chauffée. À quatre heures, on les chasse ; c'est le froid, de nouveau – le froid, avec la nuit...

Hélas ! depuis deux ans, la République demande des papiers et une bonne tenue, même pour la salle publique ! Alors il n'y aura plus bientôt que les Églises, avec le Palais de Justice.

Le *monsieur retiré des affaires* vient aussi se réchauffer, moralement. Il semble, devant des livres, un pauvre diable debout sur une bouche de chaleur. Ça lui monte on ne sait d'où, ça lui fait de bien partout. Il ne comprend pas, mais se sent supérieur à lui-même. Il lit à peine, mais d'autres lisent, il fait comme eux ; par suggestion, prenant une attitude semblable, il sent la science le prendre et le soulever de terre. Lire Monsieur Thiers ! Traduire Horace et Juvénal... Cela toujours vous met l'âme dans une belle redingote.

Et quelquefois ils sont ainsi une table entière, qui s'admirent travailler les uns les autres.

La terreur des bibliothèques, c'est *l'étudiant*. Les bibliothèques étant faites pour étudier, les étudiants y sont chez eux.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de la bibliothèque de faculté, où ils trouvent ce qu'il leur faut pour leurs études.

Non, la Nationale a de tout, et autre chose. C'est plus grand, c'est plus gai, il y a des journalistes.

– J'aime, me dit l'un, cette atmosphère de travail.

Il n'y aurait, jeune homme, qu'une atmosphère de travail, celle que tu te créerais chez toi, seul dans ta chambre : tu en as une. Les livres ? Tu les as. Ceux de la Bibliothèque n'ont pas acquis, à être tripotés par tout le monde, une vertu plus spéciale... Si le neuf te déplaît, pour le prix d'un bock ou deux, tu auras le même livre sur les quais, aisément.

Mais il me rit au nez ; un livre ! Il n'a pas le temps de lire un livre. Il n'a que celui d'en lire dix.

Voici les plus récents, voici les plus anciens. Un feuilletage d'une heure, le titre, la table et quatre phrases... Il est ferré, il a des idées nettes, et du dédain.

Étrange « salle de travail » ! On y dort, on s'y chauffe, on y flâne, on y cause, on y pose, on y flirte, on y vole, on y cherche des scandales, héritages, chantages, actualités, saletés et variétés, et de faux titres de noblesse... Salle de travail ? Non ! salle de distraction.

Ici se délivre le plus moderne de l'enseignement. Éparpillement, facilités, savoir mâché, opinions faites : des résumés.

L'étudiant de bibliothèque n'est pas venu travailler, mais se distraire. Comme on ferme à quatre heures, il a le prétexte pour finir tôt son travail. Il a demandé des livres, il est demeuré là : il a assisté à du savoir. Cela suffit aux femmes, elles sont très nombreuses, s'entraînent à l'admiration de leur travail.

L'étudiante diffère assez de l'étudiant. Non que ce qu'elle ait là, elle ne le ferait pas mieux, plus aisément ailleurs, mais du moins elle travaille, se joue une petite comédie de sérieux. Pour elle, c'est neuf. Il y a, dans la femme qui a le nez sur un livre, un peu du vieux monsieur retiré des affaires. Elle a conscience d'exercer un sacerdoce. C'est grave, c'est studieux, on se sent un exemple...

Évidemment on ne travaille comme cela qu'en public ! Mais il y a des étudiantes très sérieuses, intelligentes et gentilles, qui profitent vraiment de la Nationale et en font profiter le pays. On en a encore marié trois l'an dernier.

Le grand chercheur d'ignorance est le *journaliste*. Celui-là croit vraiment que l'État n'entretient des bibliothèques qu'à son usage. Le journaliste ne garde pas son ignorance. Il la cultive, l'augmente chaque jour et la propage.

La Bibliothèque lui sert à cela.

Les journaux n'ont plus, à présent, même un Larousse à la disposition des rédacteurs. Beaucoup n'ont même plus une collection de leur journal. *Le Petit Journal*

notamment. Il est si pauvre ! Force est de recourir aux bibliothèques publiques.

Celles-ci pourraient rendre service aux journalistes « s'ils avaient le temps »... Mais pour beaucoup d'entre eux quelques heures de plus passées à se documenter ne feraient que grossir le nombre des erreurs qu'ils répandent...

Quelques-uns usent sciemment et intelligemment des bibliographies ; le nombre n'en a pas deux chiffres.

« Les autres viennent, dit Lajeunesse, violer les livres... » Mais les livres se laissent-ils faire ? Ne croyez pas cela ! On s'excite tout autour, on peut même se vanter... Mais on ne pénètre pas sans preuve de constance.

Le système des journaux anciens était celui des « compétences ». Un homme érudit était chargé de vulgariser sa spécialité. Ce système était parfois ennuyeux, car les gens érudits entraient dans des explications difficiles à comprendre.

Rien à craindre de semblable avec l'interview. Un homme absolument ignorant est dépêché près d'un savant, et se charge de comprendre et reporter ses idées en langue claire pour tous. Il n'y a pas de doute que le public comprendra : car l'interviewer ne comprend pas, d'abord, lui-même. Donc rien que des choses claires, nettes, précises, faciles, étonnantes ! Interviewer un livre est moins aisé que faire parler un brave homme. En retranchant les *peut-être*, les *je suppose*, en affirmant bravement toutes les hypothèses lues, on fait encore de bonnes chroniques, et l'on est un penseur hardi.

D'ailleurs l'information se résume assez souvent en une simple interview d'un brave homme de bibliothécaire, qui doit savoir tout par définition. S'il renvoie au Larousse, qui sait mieux qu'une mémoire, le journaliste s'offense. S'il indique un calcul, une preuve, une statistique, le journaliste n'a pas le temps de lire ces machins-là.

- Dites-moi seulement...

- Je ne puis dire que des erreurs !

Le journaliste se fait de plus en plus nombreux et sa mentalité baisse d'année en année. Les journaux les plus sérieux hier ont aujourd'hui pour des questions graves, médecine, industrie, politique étrangère, des gens de théâtre et de sport sans l'ombre de culture spéciale. De quelques-uns de ceux-là sont parties les attaques les plus violentes contre la Bibliothèque nationale. Elle n'avait pas pour eux le billet de faveur, le « service » qui donne le savoir.

Il vient chaque jour à la Bibliothèque de trente à cinquante journalistes. Trois ou quatre travaillent sérieusement et savent se renseigner. Une dizaine supplée quelque peu par du bon travail, une grande bonne volonté à l'insuffisance d'une culture moyenne. Tout le reste pourrait ne pas venir et dirait moins de bêtises, si chaque journal sérieux possédait un atlas, le Bottin, le Larousse... - et un comptable, pas bachelier au besoin, mais qui sache copier exactement.

Ainsi, l'habitué, le *pilier de bibliothèque*, n'est plus du tout l'ancien « rat », l'amateur enragé de vieux livres. À peine deux, trois spécimens... Cette espèce disparaît de plus en plus. Le rat de bibliothèque achetait des livres et les aimait. Le pilier de bibliothèque est une variété du pilier de café. Café de tempérance, pour mauvais estomac. Se faire croire à soi-même qu'on travaille. Il s'entoure de travail, mais il ne travaille point.

La paresse a d'ailleurs les formes les plus complexes. À côté du paresseux qui a des remords et se donne à lui-même une sorte d'absolution en s'entourant de gens qui travaillent et en prenant comme eux l'attitude réfléchie devant une pile de livres - il y a le gâcheur, qui, incapable de lire, demande trente volumes, compulse les bibliographies, tâte, retourne, regarde le titre, la table et les gravures.

- Il faut que j'aille à la Bibliothèque nationale.

Une femme dirait : au Louvre, au Bon Marché. Il lit comme une femme retourne des rubans. Son esprit « n'a plus rien à se mettre ». Il entre, très affairé. Ses gestes sont inquiets, son intention ne peut se fixer cinq minutes... On en voit éparpiller ainsi des forces de travail réelles et une belle intelligence. Ceux qui se sont promenés sans guide, plan ni boussole dans un dédale de rues orientales ont une idée du

malheureux qui se perd à compulsiver tant de livres... Il se retrouve toujours, mais n'arrive jamais !

J'aurais voulu, pour faire mon petit Lombroso, mesurer quelques lecteurs. Ils ne s'y sont pas prêtés. Pourtant j'oserais dire que quinze ans de vie dans une bibliothèque m'ont amené – et pas seulement moi – à considérer absolument comme une « tare » la manie de travailler en lieu public. Dans le tas des habitués je puis dire : je n'ai jamais vu un travailleur sérieux. J'ai été dupe parfois de quelques esprits brillants, je me suis étonné de les voir trop souvent dans les bibliothèques. Je ne tardais pas à découvrir la tare : légèreté, superficialité, inconsistance, papillonnement, et cette mauvaise foi de l'esprit qui écume la science, pige les mots, se fabrique un petit gâchis de savoir qui ne couvre rien¹².

17 Qui aimerait en apprendre davantage sur ces habitués de la Nationale lirait avec beaucoup d'intérêt ces sept pages que Morel, toujours féru de statistiques, consacre aux lecteurs venus une après-midi « ordinaire » de fin septembre, où, dit-il, « il n'y avait rien pour attirer des recherches exceptionnelles, ni Courses, ni Chambre, ni crise ministérielle, ni élections, ni concours de journal, ni mort célèbre... rien ». Il y analyse les catégories de mandeurs, journalistes, étudiants et flâneurs, leurs domaines d'intérêt et les auteurs recherchés. L'examen des données recueillies l'amène à cette conclusion que « la Nationale n'est qu'une grande bibliothèque populaire ».

18 L'on pourrait bien, certes, changer quelque chose aux inconvénients les plus gênants, voire ridicules. Grand lecteur de Jules Verne, Morel imagine de recourir à des techniques modernes, dans un chapitre intitulé « Bâtisse et mécanique ». Il y évoque la mise en place d'ascenseurs, la création d'une « bibliothèque tournante à force motrice » et des « boîtes à fiches tournantes », afin d'économiser de la place et rendre le fonctionnement plus aisé. Son imagination, son humour le poussent, par exemple, à décrire de façon bien amusante le rôle que l'eau pourrait jouer dans le transport des volumes :

C'est en élevant les pierres par la seule force humaine, sans autre aide que leviers simples, cordes, rouleaux et sacs de sable, que les Égyptiens ont construit les Pyramides. Des bas-reliefs nous assurent que la traction mécanique, voire hippique, n'était pas employée. C'étaient des hommes qui tiraient dessus.

Ce passé subsiste encore dans nos bibliothèques françaises, même à la Bibliothèque nationale, où le grand œuvre d'amener un in-folio germanique du haut de la carrière sise au 7^e étage, jusqu'au chantier sis au rez-de-chaussée, est accompli à bras d'hommes. Depuis quelques mois fonctionne un monte-charge électrique, un seul. Pour le reste, les employés, comme aux incendies de jadis, se font la chaîne, se repassant les uns aux autres, tels les lampadophores antiques, le volume poudreux où peut-être il y a une lumière...

Il est permis de se demander si l'âge de la Diligence n'est pas venu pour les livres. Hélas ! tout est si bas de plafond dans ces magasins que l'on n'y peut hisser cheval, mulet, ni chameau. Les hommes un peu hauts se cognent la tête dans les escaliers. Peut-être le système des canaux aurait du bon. C'est par voie d'eau que les Égyptiens transportaient les obélisques. La crainte d'incendie nécessite de puissantes prises d'eau. C'est même le plus grand danger que courent les livres, d'être noyés, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en laissant quelques instants deux volumes reliés l'un dans le feu, l'autre dans l'eau. On conserve pieusement un volume arraché au bûcher de Servet ; on ne l'aurait pas retiré en si bon état du lac de Genève. Un long canal de dimension convenable, avec un courant établi dans un sens le soir pour la venue des volumes, dans l'autre le matin pour leur retour, transporterait en douceur les volumes posés sur de petits bateaux. Cela n'irait pas vite, mais on abîmerait moins les reliures, l'épouvantable chaleur de l'été dans les combles vitrés, où l'on place de préférence d'anciens coloniaux, serait tempérée par ce ruisseau d'onde claire. Les commis revenus de leurs longs voyages au pays des *Doubles* ou dans la *Terre des Documents administratifs* renonceraient à leur vie

d'explorateur ou de facteur rural, pourraient s'asseoir, et distrairaient les loisirs que leur laisserait le chargement des livres dans les nacelles en cultivant sur les bords du ruisseau les tulipes de Hollande, les roses de Judée ou des poissons rouges... Mais l'usage de l'eau a fait quelques progrès, et c'est elle, sous des systèmes plus complexes, qui apporte les livres dans les grandes bibliothèques d'Allemagne et d'Amérique. C'est elle qui, avec le minimum de dépenses, permet la rotation de coupes astronomiques, et la montée des ascenseurs¹³.

19 Cependant, dit-il, et là il est on ne peut plus sérieux : toute amélioration entreprise dans la perspective du maintien de la Bibliothèque nationale dans sa condition du moment, celle d'une « populaire », doit être rejetée : « Plus on le perfectionnera, plus le problème s'aggravera. »

20 Par exemple :

On parle d'un tapis roulant pour que les volumes arrivent plus vite. Un jour, on communiquera les volumes les plus récents, les périodiques en cours... Toute amélioration juste, indispensable même, urgente, vient changer le service, augmenter un public auquel la salle, déjà, ne suffit pas¹⁴.

Des critiques injustifiées, des remèdes pires que le mal

21 Faut-il alors, afin de désengorger la salle construite par Labrouste, en ouvrir une autre, qui, celle-là, serait « publique » ? C'est à quoi l'on travaille :

Il se passe une chose absolument extraordinaire. On construit en ce moment quelque chose de cyclopéen, une salle nouvelle, immense, avec des pierres de taille pour que cela soit bien définitif, des pierres comme on n'en a pas remué depuis les Romains.

Cette salle, personne ne sait bien ce que l'on veut en faire.

Elle n'est pas près d'être finie : avec cette triste constatation on peut aller longtemps et continuer à bétonner et rebétonner le provisoire.

Il va donc se trouver un moment tout de même où l'État devra donner à la Nationale un supplément énorme, plus de cent mille francs, je pense ! pour utiliser cette salle destinée à...

Je ne sais pas à quoi.

Est-ce pour dégorger la grande salle, une salle publique, entièrement publique, avec des livres à part ? une salle de 2^e classe... C'est l'opinion la plus répandue, celle de l'architecte, sans doute. Déjà on peut lire rue Vivienne : salle publique. Ce sera la salle des timides. Les gens qui crient auront droit à l'autre¹⁵.

22 Morel revient sur le sujet deux ans plus tard, car les choses n'ont pas avancé, du moins quant à la définition de la vocation de la nouvelle salle :

Or, une salle moderne – on en construit une à Paris. Elle dresse rue Vivienne une façade élégante, qu'on pourrait admirer, si la rue était plus large ; elle affirme son titre en grandes lettres : « Salle publique », on est en train de lui faire un toit, mais elle est déjà une œuvre d'art.

On ne sait pas le jour ni l'année où elle sera ouverte, mais déjà elle a une horloge pour en annoncer l'heure, une horloge de pierre avec des femmes sculptées... Ce qu'on mettra dedans, on l'ignore, quels livres, quels lecteurs... nous ne le savons pas, mais déjà nous savons, nous voyons ce qu'on a mis dehors ; des colonnes corinthiennes et des allégories.

Et il y a douze ans, le conservateur de la petite salle publique, M. Letort, annonçait que la salle aurait tous les perfectionnements modernes... Ils l'étaient alors, sur les plans. Bref, d'ici peu d'années, si on le veut – si le gouvernement y consent et si le public l'exige – Paris aura une bibliothèque publique ; une salle comme Londres en a

quarante, ouverte tout le jour, sans doute de 9 heures du matin à 10 heures du soir !
Et cette salle sera belle.

Que va-t-on en faire ?

Est-il bien vrai que ce ne sera qu'une sorte de deuxième classe, la salle pour les gens du commun... Et ne vous trompez point sur ces gens du commun, cela comprend toutes les sciences, et la littérature, et les ingénieurs, commerçants, industriels – « les préoccupations diverses », disait M. Delisle –, et dernièrement d'éminents professeurs n'ont pas craint de demander franchement que la salle actuelle, la salle n° I, la salle qui aura la jouissance de toutes les collections de la Nationale, soit exclusivement réservée à l'histoire.

La vanité des gens du monde, des littérateurs, politiciens et journalistes, ne souffrira pas aisément d'être mise en seconde classe. Même avec moins de commodités, on réclamera la première, n'en doutez pas...

- 23 Oui, on réclamera la première, parce que la Nationale ne saurait, sans qu'un désordre plus grand encore s'y introduise, satisfaire à deux fonctions tout à fait différentes, et Morel de suggérer avec ironie :

Que diriez-vous de livrer, une fois terminée, cette superbe salle à la ville de Paris ?

Moi, c'est ce que je vois de plus simple, de plus juste¹⁶.

- 24 Si l'on a pensé à la Nationale pour y créer une salle de lecture publique, c'est que les Français ne conçoivent pas que l'on puisse faire quelque chose d'important dans ce domaine hors de la rue de Richelieu.

Hier encore, j'ai rencontré B..., un monsieur qui écrit dans les journaux... Il m'a demandé :

– Qu'avez-vous vu de beau en Angleterre ?

– Des bibliothèques.

– Ah ! oui... le British Museum.

– Mais non... le British n'est rien ; c'est une spécialité ; cela ne compte pas à Londres. Je parle de ce que nous n'avons pas, mais pas du tout en France, « des bibliothèques... ».

Il a souri, non sans orgueil, et affirmé :

– Nous avons la Bibliothèque nationale¹⁷...

- 25 Lorsque, d'aventure, un Français a besoin de lire, c'est à la Nationale qu'il veut aller et, s'il n'obtient pas satisfaction, c'est à elle qu'il s'en prend. Voilà la cause principale des griefs que l'on fait à un établissement dont on exige des services qu'il ne saurait rendre, car il n'a pas vocation à pallier les insuffisances des bibliothèques universitaires ou de lecture publique :

Quelle insistance sur la Nationale ! C'est que tous se pendent après, qu'elle est le factotum de la lecture nationale, qu'elle doit combler l'insuffisance des bibliothèques techniques et savantes, de celle de l'enseignement supérieur et secondaire de toutes les universités de France, se prêter aux exigences des études historiques, aux manies généalogiques, et offrir à Paris – ville pauvre ou ville avare – une bibliothèque publique de quartier. Il serait très salutaire qu'elle se mît une fois en grève, et au nom de l'État ! Un ministre resté révolutionnaire pourrait, tout en autorisant le prêt, en province et aux établissements purement scientifiques, de certains documents, décréter que ses salles seraient fermées au public jusqu'à ce que la ville de Paris établisse un lieu public de lecture convenablement fourni et ouvert tout le jour. Mais serait-il en droit de prendre une telle mesure quand lycées, instituts, universités mêmes sont si manifestement insuffisants !

Ainsi nous apparaît la grande raison de ces attaques injustes contre la Nationale. C'est parce que ces professeurs renoncent à tirer quoi que ce soit de leur bibliothèque d'université, c'est parce que le public a épuisé en quelques mois les bibliothèques de prêt municipal, c'est parce que la plupart des bibliothèques

françaises – budget de misère, horaires invraisemblables ou travaux archéologiques des bibliothécaires – sont de service nul pour le public que tous s'en prennent à la seule où l'on obtient quelque chose¹⁸.

26 La mission de la Nationale est tout autre :

C'est le dépôt des collections complètes, uniques, du passé et du présent. Elle doit *conserver* plutôt qu'elle ne doit *user*. Elle n'est pas organisée pour renseigner vite et sur n'importe quoi le grand public... l'usure des livres – dont se vanterait une librairie publique – est ici un danger.

27 Et Morel insiste :

Il y a un grand rôle très spécial pour la Nationale, c'est d'être une réserve, de conserver ce qui d'ailleurs est éphémère. Une seule bibliothèque en France a le droit, le devoir d'être un peu fermée, d'écarter le public gâcheur, de mettre quelque difficulté aux communications, car elle a le devoir de transmettre aux siècles prochains les livres qui lui furent confiés. Et réserve aussi pour conserver tout, même ce qui semble sans intérêt¹⁹.

28 Et Morel écrit aussi :

La Bibliothèque nationale n'est qu'une assurance, une réserve. Le pays vit sur elle comme on vit sur sa graisse. Non, ce n'est pas elle qui devrait fournir les livres scientifiques, les livres spéciaux, même pour l'histoire, et encore moins pour les lectures courantes du public oisif et des candidats aux licences. Elle est une assurance, elle doit combler un vide, conserver ce que les autres ne conservent pas, compléter les collections qui, largement usées ailleurs, peuvent, doivent même avoir égaré quelque volume. C'est là son rôle dans un pays pourvu de livres. On croit qu'il y a une question de Nationale. Il n'y a qu'une question des bibliothèques, plus même, de la lecture en France. On peut sauver en partie la Nationale par des éditions de livres à bon marché. Il y a une autre bibliothèque nationale, la bleue à 0,25, que les collégiens connaissent, mais que les gens à barbe oublient et à laquelle on renvoie des lecteurs quand ils sont intelligents, car les autres s'offensent et veulent travailler dans une salle réservée. Mais qu'est-ce que cette collection à côté de celle de Reclam, à Leipzig ? Si nous n'avions pas ce sot mépris du commerce que la caste fonctionnaire et la caste littéraire ont appris à l'université, il y aurait des libraires installés dans la Nationale même. On y vend bien des cartes postales ! Que de volumes seraient achetés parce que l'heure sonna avant qu'on ait fini, parce que, décidément, après lecture, ils valent d'être conservés, parce qu'il faut attendre l'exemplaire officiel qui est en mains ou à la reliure, parce qu'enfin – c'est le cas le plus fréquent et le plus simple –, le public ne se doutait pas qu'il pouvait se procurer ce livre si aisément, à si bas prix²⁰.

29 « Un peu fermée » et préservée des « gâcheurs », la Nationale ne doit pas pour autant être considérée comme la propriété d'un « club d'historiens ou de curieux... aux prétentions exorbitantes et contradictoires », car elle doit rester

la bibliothèque générale des Français. Et il n'y a aucune contradiction entre ces deux dangers, tous deux à éviter ; il y en a si peu que c'est à juste titre que, depuis quelque trente ans, on peut se plaindre qu'elle se soit en même temps restreinte et vulgarisée²¹.

30 La recherche d'un équilibre entre la communication et la conservation, entre un public « général » et un public « savant », est de nos jours encore toujours d'actualité.

31 L'une des données fondamentales de cet éternel dilemme a beaucoup changé, depuis le temps de Morel, et pour une part non négligeable grâce à son intervention. Les établissements de lecture publique qu'il préconisait, et dont l'on ne trouvait guère de son temps que des caricatures, existent et fonctionnent bien, et les mentalités comme les comportements des Français, à l'égard des bibliothèques, se sont transformés. Dans une

large mesure, donc, les analyses que fait Morel d'une situation dépassée ont surtout, aujourd'hui, un intérêt historique. Cependant, ce n'est pas rien, pour tous ceux qui se préoccupent de lecture et de bibliothèques, d'apprendre par un témoin direct et actif ce qu'elles furent naguère. Et l'on constatera en outre que, sur plusieurs points, les blocages qui subsistent demeurent ceux que Morel dénonçait.

- 32 Avant de proposer des mesures concrètes et positives et afin de leur donner une base sûre, Morel, après avoir décrit l'état de la Nationale, aboutit à la conclusion que les critiques qu'on lui fait, et à elle seule, sont à la fois injustes et inadéquates. Les vrais coupables, ce sont les citoyens français et leurs élus, parisiens ou provinciaux, qui ne voient pas du tout ce qu'ils devraient eux-mêmes faire, ni d'ailleurs la nécessité de s'en préoccuper.

L'état misérable des bibliothèques en France est la cause de la crise de la Nationale. Les responsables

- 33 On ne pouvait pas dire que la France manquait de bibliothèques. Morel a recensé en 1908 trois mille bibliothèques municipales ou populaires et quatre-vingt-deux pour la seule ville de Paris, mais quelles étaient-elles et qu'en pouvait-on espérer ?

Il y a tout à Paris, dit-on, mais il faut savoir le trouver. Posséder un livre dans une bibliothèque, mais ne pas pouvoir le trouver – c'est bien comme si on ne l'avait pas, et cela n'arrive que chez soi ou dans des établissements mal tenus. Mais posséder des bibliothèques dans une ville – et ne pas pouvoir les trouver, n'est-ce pas un peu plus fort, pour une ville bien tenue ? Or, Paris a tout, mais c'est comme s'il n'avait rien. Paris a tout, mais il n'a même pas un guide, une liste, le catalogue de ses bibliothèques²².

- 34 La situation n'était pas plus satisfaisante en province. Morel dresse un tableau des bibliothèques qui s'y trouvent... et conclut qu'il n'y en a pas qui soient dignes de cette appellation : il faudrait des bibliothèques...

Nous n'en avons donc pas ?

Il y a bien quelques clubs d'historiens locaux, des clubs qui n'ont pas le confort des autres clubs, n'ayant ni journaux, ni revues, ni bocks et fermant le soir, mais qui sont plus tranquilles et où la manille n'est pas obligatoire. Cela, des bibliothèques... Eh ! bien non. Maintenant que j'ai pris le mal d'en énumérer plus de 200, il me semble avoir le droit de dire que nous n'en avons pas.

Tous ces dépôts de la vieille France sont du service des monuments historiques. Ni les heures d'ouverture, ni l'âge des livres, ni leur nombre ne nous permettent d'appeler bibliothèques publiques ces respectables monuments. Et je ne critique ni les vieux livres, ni les bibliothécaires...

Un Nîmois qui se plaint de sa concession d'eau n'insulte pas le pont-du-Gard ! Mais il demande à boire, et nous demandons à lire.

La vieille France avait donc des bibliothèques. Ce sont encore les vieilles villes, les vieilles petites villes qui s'honorent des crédits les moins faibles pour les livres.

Rien dans les villes neuves.

Croyez qu'on y a construit de belles mairies et des hôtels de ville, qu'elles ont toutes un monument de la Défense nationale, qui nous défendrait mieux si l'argent qu'il coûta nous instruisait un peu.

Non seulement les villes neuves n'ont pas de bibliothèque, mais je ne vois pas que l'on en réclame pour elles. Le Bulletin des bibliothèques et des archives signale avec raison telle vieille ville, qui a des livres, comme ne faisant rien pour avoir un bibliothécaire sérieux, je veux dire payé. Il oublie Saint-Denis, qui, lui, n'a alors ni bibliothécaire ni livres.

Cette publication a, de 1884 à 1890, fait des efforts réels pour la résurrection des bibliothèques françaises. – Elle a cessé.

C'est regrettable, mais explicable. Non, elle n'a pas su intéresser la nation. Je ne puis laisser passer cet oubli, léger à nos bibliothécaires, de villes comme Puteaux ou le Creusot, c'est-à-dire l'oubli du chiffre de population, dans la liste des villes qui devraient avoir des bibliothèques. Cet oubli significatif justifie trop toutes les querelles que nous faisons aux chartistes, aux sciences historiques, qui emmaillotent nos bibliothèques.

Non, l'État français, la population française ne sont pas les seuls responsables du délaissement des bibliothèques. Le recul des bibliothèques françaises ne date pas de très loin, il date assez exactement du Second Empire : du réveil des sciences historiques.

Un immense travail accapare les bibliothèques, on catalogue, on en dresse l'inventaire minutieux. Elles revivent tout leur passé, glorieux certes. Elles sauvent nos trésors...

Mais elles chassent les lecteurs, mais elles ne suivent en rien le mouvement de la vie. On réclame des traitements de bibliothécaire, des crédits de catalogue, des frais d'entretien pour les vieilles bibliothèques délaissées, non l'achat de livres neufs, non des livres pour toutes ces villes neuves qui en manquent. Cherchez dans les revues spéciales, rapports, congrès.

Pas un instant il ne semble que les bibliothèques sont faites pour qu'on y lise. Le bibliothécaire va là où il y a des livres, des livres qu'on ne lit plus, à classer, à décrire. Et il fuit, là où il y aurait lecteurs. Besogne vulgaire, rejetée dédaigneusement sous le nom de populaire.

Et le peuple qui paye et qui vote répond : qui n'est pas digne de lire n'est pas digne de payer pour les bibliothèques²³.

35 De toute façon, les bibliothèques françaises sont « fermées » au public :

Nous voudrions pouvoir donner les chiffres de fréquentation, nous ne les avons pas. – De prêt ; on ne prête guère que dans les populaires, ou, si on le fait, c'est par tolérance, timidement. Au moins les heures...

Très peu de villes ont la lumière pour lire. Entre l'usage antique des veillées, où chacun apportait sa bûche et sa chandelle, et l'avenir qui donnera la lumière électrique et le chauffage à la vapeur, etc., les bibliothèques sont comme des magasins en détresse qui écrivent « fermé pour cause d'agrandissement ».

Ceci ne s'applique pas à Bordeaux, par exemple. La bibliothèque de Bordeaux passe pour une des mieux installées, des plus pratiques de France ; un modèle, me dit-on, et qui, seule de France, serait ouverte de 8 heures du matin à 10 heures du soir. Mais c'est bien récent. Je suis allé à Bordeaux. Qu'y ai-je vu ? Des livres ? Non, des heures, un tableau. C'est tout ce que je puis en dire.

J'ai lu que la bibliothèque ouvre de 9 heures à midi, puis ferme jusqu'à deux, puis rouvre jusqu'à 4, puis ferme jusqu'à 8, puis rouvre jusqu'à 10. Attendez. Le mois d'août on n'ouvre que le mercredi, et en juillet c'est de 9 à 12 et de 2 à 5... si en copiant je n'ai pas fait d'erreur.

Ainsi les dames n'y reçoivent que les premiers mercredis ou 3^{es} vendredis des mois qui... Les visiteurs sont priés de ne pas rester longtemps. Les longues visites fatiguent.

Marseille, Lyon, ont gardé des horaires compliqués. Et Rouen, Nantes, Toulouse... Seules, à ma connaissance, Lille et Nancy ont adopté l'horaire 9 du matin à 10 du soir.

Laval ferme 6 semaines par an, les jours de fête et le lundi, Le Mans ferme 2 mois, plus le dimanche et le mercredi. Avignon, 2 mois et demi, Besançon 3 mois. Narbonne ouvre de 2 à 5, trois fois par semaine ; Nevers tous les jours sauf un, mais de 2 à 4. Saint-Dié ouvre juste une heure 2 fois par semaine. On va lire comme on prend un bain, une fois par semaine ! Une baignoire, un livre, les riches seuls ont cela chez eux.

En 1889, Le Havre n'a que 39 000 volumes. Brest 41 000. Brest écrit :

Nous ajouterons – non sans un légitime amour-propre – que 30 lecteurs seulement peuvent trouver place aux tables de la salle de lecture du Havre, tandis que les nôtres peuvent en recevoir 45 à 50. Les divans placés près des fenêtres permettent en outre à dix lecteurs de lire dans des conditions de confort qui ne laissent rien à désirer.

Malgré les divans, il ne vient que 20 lecteurs le jour, 25 le soir, et les soirs de juillet et août, il en vient 3. Mais voici que Le Havre, qui n'a pas de divan, modifie ses heures, ferme à 5 au lieu de 4 ouvre à 9 au lieu de 11. Cela fait 6 500 lecteurs de plus, ou 50 par jour (1 996 heures, 17 000 lecteurs, 22 700 communications).

Lille en 1883 ouvre de 9 heures à midi et demi, rouvre de 2 à 5 et de 7 à 9. Il y a un bibliothécaire, 3 employés et un garçon de salle. Il ne vient pas grand monde. Changement : on ouvre de 10 à 10, sans interruption. Innovation qui fait de la bibliothèque de Lille une des plus fréquentées de France – la première à avoir cet horaire normal de toutes les bibliothèques anglaises. Qu'en coûte-t-il en plus ? 1 700 francs.

Mais est-ce la peine d'insister ?

La grande raison pour laquelle le public ne va pas dans les bibliothèques, on commence à ne plus l'ignorer.

On n'y va pas parce qu'elles sont *fermées*.

Quand elles sont ouvertes, on y va. Et c'est la première et la plus urgente des réformes à faire dans les bibliothèques : qu'elles soient ouvertes²⁴.

- 36 Le comble est que les bibliothèques que l'on dénomme « populaires », et qui avaient en effet été destinées au peuple, dans l'esprit de leurs initiateurs, lui sont inutiles parce que tout, dans la composition de leurs fonds, les bâtiments, les budgets et le fonctionnement, les a rendues impropres à assumer cette mission.

Il y a les presbytères, il y a les militaires, il y a les populaires et les non populaires, sans quoi serions-nous en République ? Populaires ou non populaires, il vaudrait mieux dire : bibliothèques où l'on va – bibliothèques où l'on ne va pas. Cela serait clair...

Mais *municipale et populaire*, cela est absurde.

C'est la distinction, je le sais, qu'on fait au dépôt de la préfecture de Police entre les *blouses* et les *paletots* arrêtés les jours de fête. Cette distinction peut se faire librement par des *branches* ou succursales installées dans les quartiers. Il n'y a pas besoin de l'écrire sur la porte. Surtout, il est nuisible d'avoir deux castes d'heures. En ouvrant – c'est l'usage – les populaires le soir seulement ou le dimanche, et les *comme il faut* l'après-midi jusqu'à quatre heures, on prive de lecture les gens les plus intéressants dans toutes les classes. On prive d'abord les travailleurs de la journée, qui ont désir d'apprendre et pour qui les populaires du soir sont si vite épuisées. Ce ne sont pas des voyous, ni rien que des ouvriers. Commerçants, employés, jeunes gens instruits, actifs, gens d'avenir, riches ou pauvres... pour eux, *parce qu'ils travaillent*, les bibliothèques sont impossibles !

On prive aussi les ouvriers. Songe-t-on qu'une bonne part de l'humanité vit en famille, qu'il y a pour les femmes des soins de ménage, des soucis d'affection qui les retiennent le soir ? À la rigueur il y a le dimanche matin, pour le prêt. On ne lira donc pas l'été, si l'on va à la campagne le dimanche. Il faut choisir : hygiène du corps ou de l'esprit. Mais la lecture sur place ? Rien du tout pour personne. Or, il y a une foule d'ouvrages qu'on ne prête pas, qu'on ne peut pas prêter... ils sont trop précieux : le dictionnaire, un tarif, un horaire, des journaux...

Une journée passée dans une librairie publique en Angleterre raconte tout cela. Il y a l'heure des ouvriers, l'heure des dames – qui ont ou n'ont pas une salle réservée –, l'heure des enfants, l'heure des étudiants, l'heure des employés et patrons. Tout cela s'arrange, évolue en liberté. Mais il y a toujours du monde, du matin au soir.

On se rend compte alors que nous avons des bibliothèques comme nous avons certains auteurs édités à prix élevés, et qu'une faible part seulement de la France connaît : Taine, Renan, par exemple. Le tirage des pièces de théâtre passant d'un

coup de deux mille à cent mille, le succès d'un livre de Darwin égalant celui de Georges Ohnet le jour où le prix en tombe à 2 francs, des romans écrits aussi lus que Ponson du Terrail, quand ils sont au même prix, ces succès récents de notre librairie montrent surabondamment que la lecture, au sens le plus large – science pure ou vulgarisée, art subtil ou feuilleton –, *dépend surtout des conditions économiques.*

Elles ont beau être gratuites, nos bibliothèques, elles sont comme de gros volumes à 8 francs, incommodes, chers. Le public attend pour s'en servir qu'elles existent dans un format maniable, à un prix qui ne soit pas toute une journée de travail.

Notre mot de bibliothèque pue l'allemand. Si l'on y ajoute le mot municipal, l'épouvantail est complet. Non. Il y a pire. Il y a le mot « populaire ».

Théâtre populaire, université populaire, restaurant populaire, bibliothèque populaire... C'est avec ce mot-là que les meilleures intentions dressent de suite une insulte devant l'œuvre qu'elles entreprennent. Quand aura-t-on fini de ces allures charitables ? À ceux qui vous nourrissent, vous logent, chauffent, éclairent, habillent, font pour vous toutes les sales besognes de la vie, ne pouvez-vous offrir une esthétique plus ou moins saine, une science plus ou moins sûre et un plaisir pas toujours amusant, ne pouvez-vous offrir un peu d'égalité – sans y mettre en même temps cette étiquette de caste qui aggrave les distances, tâche de refaire de faciles aristocraties. « Allez au peuple » ! comme disaient les petits bourgeois de mon temps, avides de se trouver, fût-ce parmi la crapule, une supériorité. Laissez les conférences à ces gens-là. Ils auront toujours au moins des femmes pour les entendre. Une librairie publique est de stricte égalité. Ne viennent à elle que ceux qui s'instruisent eux-mêmes, qui aiment mieux, fût-ce à tâtons, chercher eux-mêmes que suivre le monsieur qui parle bien.

Il n'y a point de bibliothèque populaire. Il peut y en avoir de générales ou spéciales, et il n'y a pas besoin de réserver « aux savants » celles qui ne contiennent que des livres que seuls des savants peuvent lire ! Mais du jour où l'on admet qu'une ville offre à ses citoyens un lieu public de lecture, ce lieu n'est pas fait pour attirer les voyous, mais au contraire pour les chasser, et c'est proprement là ce qu'on peut nommer l'ÉLITE.

De l'élite dont je suis, dont tu es, dont tous seront, s'ils le veulent.

L'élite dont font partie tous ceux qui entrent ici²⁵.

- 37 Et Morel, qui affectionne les idées et les images excessives lorsqu'il lui paraît qu'elles peuvent produire un salutaire effet de choc, ne craint pas d'écrire :

Le rôle, le vrai rôle d'une bibliothèque, n'est assuré que par une de nos institutions : les cafés.

C'est sans doute pour ne pas leur faire concurrence que nos bibliothèques ferment de si bonne heure ?

Elles ne les remplacent pas. C'est encore au café qu'on trouve les journaux, les revues, le Bottin et les Indicateurs. Le Touring-Club s'occupe activement de forcer les hôtels à avoir au moins des cartes et guides de la région. Je fais appel à cette association, dont je fais partie, autant qu'aux commissions des bibliothèques et je demande : est-il si nécessaire de boire ?

Quel rapport y a-t-il entre le bock imposé et le livre consulté ? Pourquoi cette forme d'impôt détourné et bizarre ? Quelle étrange survivance que cette cérémonie d'un verre de quelque chose apporté suivant un rituel par un prêtre vêtu du tablier symbolique devant celui qui désire s'asseoir et lire ? Pourquoi cet impôt de 8 sous prélevé par des flamines... Un droit de 2 sous d'entrée, pour une bibliothèque, paraîtrait exorbitant. Nous buvons trop. Mais je ne songe pas à restreindre les goûts liquides et libres de mes concitoyens. Je réclame le droit d'une minorité qui n'a pas soif : le droit de lire sans boire !

En Amérique ou en Angleterre, il est peu de petites villes de 4 000 habitants qui n'offrent à tout venant une maison confortable, parfois luxueuse, ouverte à tous de 9 heures du matin à 10 heures du soir, où l'on peut lire ou emprunter des livres, et

où l'on trouve les journaux du jour et de la semaine, les revues et les renseignements les plus récents pour tout ce qui intéresse *le touriste, le commerçant, le poète, l'industriel, l'artiste, l'ouvrier, les enfants et les électeurs*.

Il y a des bars en face ; même ils profitent de la bibliothèque. Le soir, ils vivent, non de son ombre, mais de sa lumière, car, dès la nuit, elle brille, et cela est beau comme un théâtre²⁶ !

Carences des bibliothèques « publiques »

- 38 Nous n'en sommes assurément plus là, en 1993, mais l'idée que c'est faire une sorte de charité, certes couverte par le mot « solidarité », que de prêter et de communiquer des livres au « peuple », qu'il faut assister, parce qu'il est *a priori* ignorant, a-t-elle totalement disparu des mentalités ? Les bibliothécaires eux-mêmes devraient toujours s'interroger là-dessus, se demander si le choix qu'ils font des collections, la façon dont ils informent le public et lui donnent accès aux documents ne gardent pas quelques relents inavoués d'errements passés ?

Ce que Morel écrit à propos du poids trop lourd que pèsent les fonds révolutionnaires dans les bibliothèques municipales n'est-il pas encore parfois d'actualité ?

Traiterons-nous de savantes, en ayant plein la bouche du mot « Bibliothèque de la ville », ces greniers à poussière ?

Allons donc ! ces municipales mal fournies ne sont que des populaires mal fréquentées.

Leur aristocratie les empêche de travailler.

S'il faut de la distinction, il en est de plus utile. Celle d'entre morts et vivants prime sur celle d'entre riches et pauvres. Cessons d'accrocher les outils dont on se sert aux panoplies. Richesses manuscrites, livres précieux et rares sont dans nos bibliothèques comme le sac d'or du savetier qui l'empêche de dormir, de chanter, de travailler. Nous les aimons aussi et nous défendons le passé autant que le présent quand nous disons : si vous voulez des bibliothèques en France, il faut résolument en détacher le *Musée*, l'enterrer sous verre et qu'on n'en parle plus. Ces choses n'ont rien à voir avec ce qui nous occupe. Ni le même public, ni les mêmes règlements, ni les mêmes heures, ni surtout les mêmes fonctionnaires. Une compagnie d'omnibus n'a point dans son service les carrosses qu'on montre à Versailles.

Nous voyons cependant les mêmes maisons, les mêmes archéologues, les mêmes règlements appliqués à ces choses qui hurlent plus d'être ensemble que les autobus et les carrosses. Et les journaux, utiles aujourd'hui, pas demain, les revues que réclament gens de métiers et savants, les livres courants qu'il faut aux enfants pour apprendre, aux charpentiers pour charpenter, aux ingénieurs pour s'ingénier, sont mêlés à ces livres dont plus une vérité ne subsiste, ces reliques dont la seule beauté dure encore, mais comme durent sous verre des ailes de papillon : la main la plus douce n'en peut tourner les pages sans qu'en tombe une écaille²⁷.

- 39 Une autre raison de l'insatisfaction des usagers des bibliothèques publiques, au commencement de ce siècle, et non la moindre, réside, selon Morel, dans l'inadéquation des catalogues, déjà évoquée à propos de la Nationale. Elle est plus grave encore, sans doute, lorsqu'en pâtissent des lecteurs non avertis. Certes, dès que les bibliothécaires le peuvent, ils rédigent des catalogues. Ils dépensent même à cela plus d'argent qu'à acheter des livres, mais adoptent-ils le bon parti ?

Un livre est-il un fait, un objet qui se décrit comme un vase précieux, ou est-ce un récipient, une bouteille qui ne vaut que pour ce qu'elle contient ?

Pas plus que rien dans le monde, ces distinctions n'ont de muraille. Il y a des vins qu'on préfère parce que la bouteille plaît, et le vin du Rhin se boit dans des verres spéciaux. Cependant la pratique ne s'encombre pas de ces subtilités, et il n'est venu

à l'idée d'aucun conservateur du musée du Louvre d'acheter un litre à seize, de le vider, de le mettre sous verre et de le décrire dans un coûteux catalogue. Les catalogues des vins de nos grands épiciers mentionnent quelques bouteilles de luxe, mais en général elles sont classées au vin qu'il y a dedans. Ceux des verriers mentionnent verres à bordeaux, verres à champagne – ce qui est méthodique. Mais la verrerie de Venise ou de Nancy ne mentionne pas l'emploi qu'on peut en faire, probablement parce que l'on n'en fait aucun : verres à *rien*, verres à laisser vides.

Il semble bien grossier de dire de tels truismes. Cependant, sous le prétexte que la distinction est difficile entre le livre d'art et le livre utile, la moitié de l'argent que la France donne à ses bibliothèques, l'effort séculaire de nos bibliothécaires, la science naïve de nos chartistes concourent au vaste et stupide effort de classer des litres à seize comme des verres de Venise, ce qui n'est que bête et coûteux, mais ce qui est plus grave : on continue à ne pas nous dire ce qu'il y a dedans.

Je ne crois pas pouvoir mieux poser la question du catalogue de matière et de celui d'auteurs. Je reconnais que la distinction est difficile. Mais ce qui est difficile à un savant ne l'est pas au public. L'usage aurait depuis très longtemps décidé si l'on se servait des bibliothèques. Et le mal est que l'on ne s'en sert pas assez et que les bibliothécaires font tout ce qu'ils peuvent pour qu'on ne s'en serve pas. Et que peuvent-ils faire de mieux, pour qu'on ne s'en serve pas, que des catalogues qui supposent qu'on sait ce que l'on veut apprendre²⁸.

- 40 En tout état de cause, est-il toujours utile qu'une bibliothèque ait un catalogue imprimé, fût-ce un catalogue méthodique, c'est-à-dire du genre que préfère Morel ? Plusieurs bibliothèques municipales ont eu à cœur de l'entreprendre, les conservateurs leur ont consacré beaucoup de temps et de science et les villes beaucoup d'argent. Hélas, lorsque l'enjeu n'en vaut pas la peine, le résultat peut être dérisoire. C'est ce qui advint à Alençon, dont la bibliothèque et le catalogue – cinq volumes et une table, publiés au début du siècle – sont décrits par Morel avec tant d'humour et de talent que, peut-être, on n'en voudra pas d'avoir cité le texte dans son intégralité :

Alençon n'a que 17 850 habitants, mais commande un département assez dense : 327 000 habitants. Alençon possède une bibliothèque de 23 000 volumes, dont le budget d'entretien est de 2 800 francs, celui d'achats de 1 100. Elle possédait déjà 10 000 volumes vers 1845. C'est donc une bibliothèque populaire assez pauvre, moins de 13 000 volumes qui n'aient pas 60 ans ! plus un musée de 10 000 vieux livres, 178 manuscrits, 26 armoires de chêne d'un beau style et des bas-reliefs en bois du xv^e siècle. Elle est ouverte de midi à 5 heures, le dimanche de midi à 2 heures, fermée tous les lundis et un mois d'été. Il n'est pas question de donner un chiffre de lecteurs ou de communications... Nous pouvons seulement dire qu'un employé de plus permettrait de l'ouvrir un peu plus longtemps, et qu'il y a bien des tentations, avec onze cents francs pour achats, fournitures, reliures, etc., de dépasser ces crédits, et que l'on pourrait rêver une salle de journaux, le prêt, des bibliothèques de campagne... Le marché, chaque semaine, attire les gens de loin.

Il vient de paraître en 5 volumes et 1 table le catalogue de cette bibliothèque.

Ce catalogue est méthodique, il semble admirablement fait. Il contient même des dépouillements très intéressants, et fait le plus grand honneur à la science du conservateur, M. Richard. On ne peut que louer sa méthode et son zèle.

Mais je ne sais pas qui a payé ce catalogue ni ce qu'il coûte. Il est tiré à 504 exemplaires. Les volumes ont de 3 à 700 pages, soit environ 150 feuilles d'impression très variée et très soignée, avec du petit texte. Il est hors de doute que le prix d'un tel catalogue équivaut à plus de cinq, si ce n'est dix fois le budget annuel d'achats de la pauvre bibliothèque.

Maintenant ouvrons la section *Belles-Lettres*.

Vous n'y trouverez pas Byron en français, Balzac y a deux romans : *Paris marié* et *Les Fantaisies de Claudine*. On trouve de H. Beyle 2 volumes, de Brunetière 2 volumes, de Bréal 1 seul, de Brizeux 1 seul, de Burnouf, 1 seul, de Paul Bourget rien du tout.

Aucun poème de Th. de Bèze ; de Bossuet une édition de 1815... – Nous ne sommes pas sortis du B., pris au hasard.

Dans la section jurisprudence, le répertoire de Dalloz laisse regretter son absence. Sciences... Il n'y en a pas lourd. Mais la philosophie... Il semble que notre Th. Ribot a écrit plus de 3 ouvrages, et que 35 ouvrages de psychologie ne suffisent pas à l'étude de cette science. La Bibliothèque n'a pas encore éprouvé le besoin de connaître un auteur anglais nommé Spencer, ni un Allemand nommé Nietzsche. Enlart et Choisy sont inconnus à l'histoire de l'architecture, Charcot, Brouardel, Reclus, Fournier, Dieulafoy à la médecine... Mais la partie importante de la bibliothèque d'Alençon doit être évidemment l'agriculture ?

On y offre sur ce sujet 250 ouvrages. Je laisse à part une collection ancienne et intéressante sur les abeilles. On a tout juste 2 volumes sur les céréales, dont un sur celles de la Chine. Il y a un volume sur les moutons. Il est de 1827. Sur les chevaux, l'un des forts commerces du pays – la foire de la Chandeleur est fameuse –, on trouve six vieux bouquins. On en trouve un de 1840 sur le fromage et un de 1862 sur le beurre : la collection d'arboriculture est plus riche : 6 ouvrages parus entre 1703 et 1855 ! On peut continuer ainsi indéfiniment, et s'étonner, après, que les gens du pays, presque tous agriculteurs, ne viennent guère !

Telle est la bibliothèque qui s'offre un si beau catalogue. Paris n'est pas loin, et Balzac coûte 8 sous sur les quais. Ne semble-t-il pas qu'une promenade à Paris aurait été plus salubre à tous points de vue que ce long travail sédentaire...

Y a-t-il quelques raretés à faire connaître ? Oui, mais il suffisait de publier celles-là. On les aurait mieux trouvées isolées. C'est, à vrai dire, le seul étonnement devant ce catalogue monstrueux qui me l'a fait parcourir et y découvrir les quelques pages sur l'apiculture, qui seules étaient à publier.

Il est pénible de blâmer un si beau travail, parfaitement désintéressé. Tant de gens croient que les bibliothécaires ne font rien. Quel dévouement, quel amour ! Ils cataloguent comme une mère soigne son garçon. Ce serait bien s'il restait toujours petit, petit... Mais c'est à le tant gâter, hélas ! qu'il ne grandit pas²⁹ !

- 41 Clarté dans l'exposé, bon sens et humour caustique caractérisent ce texte. Il n'est pas exclu que les rapports des actuels inspecteurs généraux des bibliothèques consignent parfois des remarques de ce genre.

NOTES

1. *Ibid.*, 1908 [Proposition :1909], II, p. 125-128.

2. *Ibid.*, I, p. 261-262.

3. *Ibid.*, II, p. 202.

4. *Ibid.*, p. 208-209.

5. *Ibid.*, p. 275-277.

6. *Ibid.*, p. 347-348.

7. *Ibid.*, p. 277-278.

8. *Ibid.*, p. 345.

9. *Ibid.*, I, p. 325-326.

10. *Ibid.*, p. 328.

11. *Ibid.*, p. 24-25.

12. *Ibid.*, p. 26-30.

13. *Ibid.*, II, p. 173-174.
14. *Ibid.*, I, p. 41.
15. *Ibid.*, p. 311.
16. Eugène Morel, *La Librairie publique*, Paris, Armand Colin, 1910, p. 181.
17. *Ibid.*, p. 144.
18. Eugène Morel, *Bibliothèques, op. cit.*, I, p. 301-302.
19. *Ibid.*, p. 43.
20. *Ibid.*, p. 301.
21. *Ibid.*, p. 312-313.
22. *Ibid.*, p. 45-46.
23. *Ibid.*, p. 137-139.
24. Eugène Morel, *La Librairie publique, op. cit.*, p. 140-141.
25. *Ibid.*, p. 177-179.
26. Eugène Morel, *Bibliothèques, op. cit.*, I, p. 10-11.
27. Eugène Morel, *La Librairie publique, op. cit.*, p. 157-158.
28. Eugène Morel, *Bibliothèques, op. cit.*, II, p. 219.
29. *Ibid.*, p. 222-224.